

ORDRES ET CONFRÉRIES

DANS L'HISTOIRE DU PÈLERINAGE DE COMPOSTELLE

On attribue généralement aux Clunisiens l'organisation du pèlerinage de Compostelle au temps où fut rédigé le *Livre de Saint-Jacques*. « *Le Liber Sancti Jacobi*, vaste recueil d'écrits destinés à favoriser le pèlerinage de Compostelle, et qui comprend, entre autres pièces, un *Guide des Pèlerins* et une relation fabuleuse des guerres de Charlemagne, la *Chronique du Pseudo-Turpin*, a été composé entre 1140 et 1150, par des moines de Cluny : c'est l'abbaye de Cluny qui organisait les pèlerinages vers Compostelle » après avoir « commencé par organiser des entreprises guerrières de libération de la Catalogne et de l'Aragon ». C'est ainsi que Joseph Bédier a résumé lui-même dans ses *Commentaires sur la Chanson de Roland*¹ les idées qu'il avait déjà longuement exposées sur ce sujet au tome III de ses *Légendes Épiques*, consacré presque en entier aux rapports des chansons de gestes avec le pèlerinage de Compostelle. Et M. Emile Mâle a écrit de même : « Sur les quatre grandes routes de France qui conduisaient les pèlerins de Saint-Jacques vers les Pyrénées, il y avait, aux principales étapes, des monastères de l'ordre de Cluny : Saint-Gilles, Saint-Pierre de Moissac, la Madeleine de Vézelay, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes. Les voyageurs eussent fort bien pu suivre d'autres routes : c'est de propos délibéré que l'auteur

1. Paris, 1922.

du *Guide* les dirige vers les grandes abbayes affiliées à Cluny. De même, en Espagne, les prieurés de l'Ordre de Cluny s'échelonnaient sur la route de Compostelle : Saint-Jean de la Peña, près du col de Somport, Sainte-Colombe de Burgos, Saint-Zoïle de Carrion, Sahagun. Il n'y a point là de hasard. Nous commençons à entrevoir que ce sont les grands abbés de Cluny qui ont organisé dès le XI^e siècle le Pèlerinage de Saint-Jacques. Ils y ont vu le moyen le plus efficace de secourir les Chrétiens d'Espagne dans leur éternelle croisade contre les Maures². »

Il n'est pas douteux, en effet, qu'au XI^e siècle et encore au début du XII^e, en ces années qui marquèrent l'apogée de la puissance clunisienne et du rôle de la grande abbaye bourguignonne dans l'histoire de la Chrétienté, « l'Espagne fut sans cesse présente à la pensée de Cluny » et que « ce sont les abbés de Cluny qui firent surgir, sur les routes de France et d'Espagne, les prieurés clunisiens, lieux d'asile pour les voyageurs³ ». Comme nous l'avons nous-même indiqué après ces maîtres, « sous l'impulsion des grands abbés clunisiens du XI^e et du début du XII^e siècle, l'histoire politique, religieuse et artistique de l'Espagne changea de face. Saint Odilon, saint Hugues et Pierre le Vénérable organisèrent la lutte contre l'Islam en envoyant en France les chevaliers à la guerre sainte et les pèlerins à Compostelle; et en même temps les moines français apportèrent avec eux l'art roman et le développèrent dans tout le Nord de la péninsule⁴ ».

2. *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922, p. 291-292.

3. E. Mâle, *Art et Artistes du Moyen âge*, Paris, 1927, p. 43.

4. *L'art gothique en Espagne aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1931, p. 9-10.

Il convient de remarquer cependant que l'histoire du pèlerinage de Compostelle a duré longtemps, bien plus longtemps que le rôle de Cluny en Espagne. Elle s'est étendue sur plus d'un millénaire, en se poursuivant jusqu'à nos jours depuis qu'au IX^e siècle l'on commença de parler de la découverte en Galice du tombeau de l'apôtre Jacques le Majeur. Pendant cette longue histoire, dès avant la fondation de Cluny et plus encore au cours des siècles qui suivirent son déclin, des organisations religieuses de toutes sortes ont servi au pèlerinage de Galice, ou même sont nées de lui. A l'époque en particulier où fut composé le *Livre de Saint-Jacques*, le *Guide du pèlerin* qui en constitue la dernière partie atteste comment l'organisation routière qui était sans doute due alors pour une bonne part aux moines clunisiens était déjà en train de se transformer. C'est ce que nous voudrions analyser ici sommairement; et c'est ce qui nous permettra de mieux comprendre par là même ce qu'a été, et à quel moment, la part des Clunisiens dans l'histoire du pèlerinage de Compostelle.

*
**

Comme l'a montré Mgr Duchesne⁵, le culte de saint Jacques fut d'abord « un culte local, propre au royaume galicien... » Il remonte jusqu'au premier tiers du IX^e siècle, le bruit s'étant répandu vers l'an 830 dans la chrétienté d'Occident que l'évêque d'Iria Flavia Théodomir avait découvert dans un tombeau des temps romains la sépulture de l'apôtre. Puis, c'est seulement en l'an 900 que le siège épiscopal d'Iria Flavia fut transféré à Compostelle; et ce n'est guère qu'au X^e siècle que les

5. *Saint-Jacques en Galice, Annales du Midi*, t. XII (1900), p. 145-179.

pèlerins commencèrent à y venir de France, les incursions normandes leur faisant préférer alors au passage près de la côte atlantique le voyage par l'intérieur. C'est ainsi qu'en 957 l'évêque du Puy Godescalc fit le voyage de Galice et s'arrêta en route au monastère de Saint-Jean d'Albelda « dans la région de Pampelune pour y demander à l'abbé Gomesanus une copie du traité de Saint Ildefonse sur la virginité de Sainte Marie⁶ ». Le *Livre des Miracles de Sainte-Foy*⁷ rapporte comment dix ans plus tard, en 961, le comte de Rouergue Raymond II, parti de même de Compostelle, ne put par contre y parvenir et fut tué en route. Pendant le dernier quart du x^e siècle, les incursions musulmanes dans tout le Nord de l'Espagne rendirent la route de l'intérieur par la Navarre et la Rioja si peu sûre que, d'après un texte reproduit dans plusieurs chroniques espagnoles du xii^e et du xiii^e siècle, les pèlerins cessèrent pendant un certain temps de la suivre pour passer plus près de la côte cantabrique « par les détours de l'Alava⁸ », et sans doute aussi par les Asturies⁹. En 997, la ville même et la basilique de Saint-Jacques furent mises à sac et détruites par El Mansour qui fit enlever et transporter à Cordoue par des captifs chrétiens les cloches de la cathédrale. Mais la mort d'El Mansour après la campagne de l'an 1002 mit fin à la menace qu'il n'avait cessé de faire peser sur la route du pèlerinage, et dès le premier tiers du xi^e siècle, entre 1010 et 1030 environ, le roi Sanche le Grand réoccupa et repeupla le pays de Najera et Logroño, assurant

6. *Gallia Christiana*, 694, et *Instrumenta*, 222.

7. Ed. Bouillet, Paris, 1897, p. 41.

8. G. Cirot, *Per devia Alavae*, *Bulletin Hispanique*, 1934, p. 88-93.

9. Rodrigue de Tolède, *De Rebus Hispaniae*, t. IV, chap. XI.

ainsi à nouveau une sécurité relative aux pèlerins qui purent alors recommencer à venir de France par les cols pyrénéens.

Alors commence la grande époque de la dévotion à Saint-Jacques. Le pèlerinage et le siège épiscopal de Compostelle ne cessent pendant tout le XI^e siècle d'acquiescer de plus en plus d'importance. Après la période agitée de l'épiscopat de Diego Pelaez, le pape Urbain II affranchit en 1095 son successeur, le moine clunisien français Dalmace, de la dépendance de l'archevêque de Braga. Et quand en 1100 le Galicien Diego Gelmirez est élu évêque en remplacement de Dalmace après avoir comme vicaire de celui-ci administré déjà le diocèse pendant plusieurs années, ce prélat, dont le rôle dans l'histoire de l'Espagne chrétienne est alors considérable, fait atteindre à Compostelle son plus haut degré de puissance : il obtient en 1104 du pape Pascal II l'usage du pallium ; il est nommé légat du Saint-Siège dans les provinces de Braga et de Mérida et promu au rang d'archevêque par le pape Calixte II en 1120, avec sous sa dépendance les évêchés de Coïmbre, de Lucena, de Mondoñedo, puis, en 1124, de Salamanque ; il mène à bien vers 1122 la construction d'une cathédrale magnifique, qui avait été commencée par Diego Pelaez en 1078, et dont l'œuvre était restée ensuite un certain temps interrompue ; il rivalise avec Tolède pour la primatie de l'Espagne ; et Compostelle devient alors un des plus grands sanctuaires de la Chrétienté, célèbre à l'égal de Rome et de Jérusalem, comparé à la Mecque par l'historien arabe El Makkari¹⁰, attirant de toutes parts les pèlerins en foules si denses que la circulation sur les

10. « La ville de Schant Yakoub est pour les Chrétiens ce qu'est pour nous la Kaaba ». (Cf. J.-V. Le Clerc, *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, Paris, 1847, p. 287.)

routes s'en trouve entravée¹¹. Les personnages les plus illustres viennent dès le XI^e siècle vénérer le tombeau de l'apôtre.

En 1137 le duc d'Aquitaine Guillaume X meurt à Compostelle en cours de pèlerinage le jour du Vendredi Saint; et après avoir épousé en secondes noces la fille du roi de Castille Alphonse VIII, le roi de France Louis VII y vient à son tour en 1154. Vers le milieu du XII^e siècle, le pèlerinage de Saint-Jacques de Galice est ainsi à son apogée, et le chapitre de sa cathédrale ne compte pas moins de soixante-douze chanoines, « le nombre même, — comme dit le *Guide du pèlerin*, — des soixante-douze disciples du Christ ». C'est alors aussi la grande époque de la vie monastique; et c'est pourquoi, suivant l'exemple de nombreux prélats français qui rangent vers ce temps leurs chapitres sous la règle de Saint-Augustin, Diego Gelmirez donne à son église

11. *España Sagrada*, livre II, chap. 50, p. 350. — Tout ce passage de l'*Historia Compostellana* sur la grandeur du culte de saint Jacques serait à citer : « Le roi des Sarrasins Ali, qui règne sur les Infidèles en deçà et au delà de la Mer Ibérique, avait envoyé des messagers ismaélites, hommes discrets et illustres, en ambassade auprès de la reine Urraque et de son fils. Comme ils faisaient route vers l'Occident, ayant appris que la reine et son fils se trouvaient en Galice, ils voient de très nombreux pèlerins aller et revenir pour adresser leur prière à saint Jacques. Ils demandent avec étonnement à un centurion chrétien nommé Pierre qui leur servait de guide et connaissait assez bien leur langue : « Qui donc est ce personnage si considérable « et si éminent auquel d'innombrables chrétiens d'au delà et d'en « deçà des Pyrénées viennent adresser leur prière? La multitude de ceux qui vont vers lui et en reviennent est telle qu'il « nous reste à peine un étroit passage pour aller vers l'Occi- « dent ». Il leur est répondu que c'est saint Jacques, l'apôtre de Dieu et de Notre Sauveur, ... dont on dit le corps enseveli en Galice, et que la Gaule, l'Angleterre, le Latium, l'Allemagne et toutes les provinces de la Chrétienté, en particulier l'Espagne, vénèrent comme leur patron et leur protecteur... etc. ».

une organisation canoniale dont l'*Historia Compostellana* rapporte le détail¹².

Le XIII^e siècle reste pour le pèlerinage une période de grande prospérité et de même encore le XIV^e, cependant que la Chrétienté médiévale se transforme et que la société féodale et monastique fait place de plus en plus à une civilisation monarchique et séculière. A cette époque où se construisent dans toute l'Europe chrétienne les cathédrales gothiques, la faveur où l'on tient le pèlerinage de Galice reste grande; et c'est pourquoi l'art français continue d'en suivre la route aux portails de Poitiers, de Bordeaux, de Bazas, d'Aire-sur-l'Adour, de Dax, de Bayonne, et se répand également en Espagne, au XIII^e siècle à Burgos, à Léon et tout autour de ces deux villes, puis au XIV^e siècle à Pampelune et dans toute la Navarre. Le pèlerinage de Galice reste alors une des pénitences les plus réputées; et l'on voit par exemple en 1326 le traité d'Arques stipuler le départ pour Compostelle de cent personnes de Bruges, tandis que cent autres devaient aller à Notre-Dame de Rocamadour et autant à Saint-Gilles de Provence. La période de la Guerre de Cent Ans, qui fut particulièrement troublée dans le Sud-Ouest de la France, n'empêcha pas la fin du Moyen âge d'apporter au pèlerinage de Galice un regain de faveur, comme l'indiquent de curieux récits de voyages tels que ceux du seigneur de Caumont-sur-Garonne en 1418 ou du gentilhomme de Cologne Arnold von Harff vers la fin du XV^e siècle. Pendant la première moitié du XVI^e siècle encore, de nombreux vitraux consacrés à saint Jacques et à ses miracles attestent dans les régions de France les plus diverses et jusque dans les Flandres quelle place la

12. *España Sagrada*, livre I, chap. 20-45, p. 54-94.

dévotion à l'apôtre de Galice et les légendes du pèlerinage continuèrent à tenir dans la vie populaire jusqu'aux premiers temps de la Renaissance.

Une période de déclin vient ensuite, après le milieu du XVI^e siècle, causée par la Réforme protestante et les luttes sanglantes des Guerres religieuses; mais bientôt, dès la première moitié du XVII^e siècle, la pacification du royaume et le renouveau de la vie catholique en France à l'époque de Henri IV et de Louis XIII amènent une reprise considérable de la popularité du pèlerinage de Compostelle; et il continue d'en être ainsi dans certaines provinces, notamment dans le Sud-Ouest, jusque vers l'époque de la Révolution. C'est ce qu'attestent alors en grand nombre des récits de voyages, des publications diverses et des documents manuscrits tels qu'itinéraires sommaires, autorisations ou certificats de pèlerinage comme on en conserve encore dans certaines familles de ces régions. C'est ce qu'attestent également par leur fréquence les abus et les supercheres commis alors de toutes parts par d'innombrables faux pèlerins ou « coquillards » qui couraient en réalité le pays « pour vendre les marchandises » et se voyaient « le plus souvent mieux reçus des hospitaliers que les bons pèlerins¹³ »; ces abus furent tels qu'il fallut promulguer périodiquement, pendant cette dernière période de l'histoire du pèlerinage au XVII^e et au XVIII^e siècle, des édits royaux interdisant « d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Galice, Notre-Dame de Lorette et autres lieux saints hors du royaume » sans la permission du roi et des évêques; mais ce fait montre en même temps combien la tradi-

13. Testament du chanoine ruthénois D'Austruy en 1662, cité par le D^r Vialet, *Histoire de l'Hôpital Saint-Jacques, Hôtel-Dieu de Rodez*, Rodez, 1864.

tion du voyage de Compostelle demeurait populaire, et comment les institutions charitables destinées à venir en aide aux pèlerins continuaient à fonctionner.

Aux environs de 1900, on pouvait voir encore de temps en temps passer sur les routes du Pays Basque quelque pèlerin vêtu du traditionnel costume à coquilles; et il continue d'exister aujourd'hui dans telle bourgade des Pyrénées ou du Massif Central une confrérie de Saint-Jacques avec sa chapelle et son culte, son règlement et sa bannière, ses processions, ses banquets et ses enterrements, lointaines survivances à notre époque d'un passé plus que millénaire. Mais depuis la fin du XVIII^e siècle l'extraordinaire mouvement populaire qui avait lancé tant de Français sur les chemins d'Espagne avait enfin cessé de faire sentir son action; et de nos jours, alors que les chemins de fer et les hôtels pour touristes ont remplacé les routes et les fondations hospitalières de jadis, les jours de grande affluence aux modernes sanctuaires de Lourdes ou de Lisieux peuvent seuls désormais nous donner quelque idée de ce que fut si longtemps à Compostelle la vie du pèlerinage jacobite.

*
**

Pendant la période des origines du culte de Saint-Jacques en Galice, l'organisation de la route du pèlerinage dut demeurer aussi rudimentaire que l'insécurité en était redoutable. Nous ne sommes guère renseignés à vrai dire sur ce que fut alors cette organisation elle-même, mais nous pouvons cependant l'entrevoir aujourd'hui. On a maintes fois indiqué déjà ce qu'ont pu être les relations avec l'Espagne de la France carolingienne dès le IX^e siècle, au temps des expéditions mili-

taires de Charlemagne et de Louis le Pieux, puis des négociations que Charles le Chauve noua avec l'émir de Cordoue Abd er Rahman II et de la réception qu'il fit à sa cour à des prêtres mozarabes de Tolède. On connaît en particulier le curieux récit du voyage fait en 858 par les deux moines de Saint-Germain des Prés qui allèrent chercher à Cordoue des reliques de saint Georges et de saint Aurèle et passèrent par Saragosse, par Tolède, par Barcelone et par Gérone. Les premiers et aventureux pèlerinages vers Compostelle durent ressembler à ce voyage. Or nous savons maintenant quelles étaient en Espagne les fondations où pouvaient trouver asile le long de leur route les plus anciens pèlerins français de Saint-Jacques. C'étaient les monastères des royaumes chrétiens du Nord-Ouest de la péninsule où se conservait la tradition visigothe ou qui avaient reçu de l'Andalousie musulmane la culture mozarabe, tels que des recherches récentes nous les ont révélés. Dans les diverses régions qu'il fallait successivement traverser au IX^e et au X^e siècle pour atteindre la Galice, plusieurs groupes de ces fondations religieuses étaient précisément alors en train de se constituer; et l'exemple de l'évêque du Puy Godescalc montre comment des pèlerins tels que ce prélat s'arrêtèrent dans certaines d'entre elles.

Après le col du Somport, c'était d'abord le groupe des plus anciens monastères aragonais et navarrais de la région du Rio Aragon. On ignore à quelle époque remontait à Jaca, avant que le roi Ramiro I^{er} y eut créé un évêché en 1054, la fondation du monastère de Saint-Pierre qui n'apparaît cité pour la première fois que dans un document de 1042. Mais bien avant cette date les grandes abbayes de San Juan de la Peña et de San Salvador de Leyre existaient déjà en Aragon et en Na-

varre. La première avait été fondée dès le VIII^e siècle, et il y subsiste encore aujourd'hui des restes importants de l'église et du monastère préromans, antérieurs sans nul doute à l'an 1000. Quant à l'abbaye de Leyre, elle fut détruite par El Mansour au cours d'une incursion demeurée fameuse dans cette partie de la Navarre; mais le fait même de cette destruction atteste qu'elle existait déjà à une époque plus ancienne, dès le IX^e siècle d'après la tradition.

Un autre groupe de monastères, ceux-ci proprement mozarabes, se trouvait un peu plus loin, dans la Rioja, sur les confins de la Navarre et de la Vieille Castille. L'abbaye qui devait prendre ensuite le plus d'importance dans cette région, celle de Najera, n'a pas été fondée avant le milieu du XII^e siècle. Mais il y en avait là d'autres bien plus anciennes. Nous avons vu comment, dès 951, l'évêque du Puy Godescalc s'était arrêté à Saint-Martin d'Albelda, à deux lieues au Sud de Logroño, pour s'y faire donner la copie d'un manuscrit. Il y avait en effet dans cette abbaye un atelier célèbre d'enlumineurs, et M. Emile Mâle a montré quelle fut l'influence artistique en France des manuscrits de l'Apocalypse exécutés dans les monastères mozarabes de cette sorte. Non loin de là, un peu au Sud de la route de Compostelle entre Najera et Santo Domingo de la Calzada, l'abbaye de San Millan de la Cogolla, qui comprenait les deux églises de Suso et de Yuso, existait d'après Yepes dès le VIII^e siècle, et l'on y voit encore à Suso une curieuse église du X^e siècle où D. Manuel Gomez Moreno a reconnu les traces d'un incendie allumé par El Mansour. C'est dans l'atelier de San Millan de la Cogolla que furent sculptés un peu plus tard de très beaux ivoires, attestant ainsi à cet endroit la tradition d'une forme d'art qui faisait, avec l'orfèvrerie et l'en-

luminure des manuscrits, la réputation de ces monastères mozarabes dont l'architecture donnait également aux pèlerins français la révélation de l'Orient hispano-mauresque. Il en était ainsi tout le long du Chemin de Saint-Jacques, et c'est peut-être à des objets de cette sorte comme il en a subsisté jusqu'à nos jours à Léon ou à Oviédo que le *Guide du pèlerin* faisait allusion plus tard quand il signalait l'existence en Galice de nombreux « trésors sarrasins ».

En Vieille Castille, les pèlerins trouvaient ensuite dans la région de Burgos plusieurs autres abbayes où la tradition visigothe demeurait, semble-t-il, particulièrement vivace à une époque où l'Islam andalou imprégnait ailleurs plus profondément une culture proprement mozarabe. C'est ainsi que la fondation du monastère de Silos remontait déjà, dit-on, au temps de Récarède, et qu'il avait joui ensuite en 914 de la protection de Fernan Gonzalez avant d'être lui aussi détruit par une incursion musulmane. Et de même à San Pedro de Cardaña, où devaient reposer plus tard les restes du Cid et de Chimène, des moines bénédictins étaient constitués en communauté dès le premier tiers du x^e siècle. Mais là, comme dans la ville même de Burgos, rien ne subsiste aujourd'hui de ces anciennes abbayes où les voyageurs devaient trouver asile aux premiers temps du pèlerinage de Galice; et seule la petite « ermita » récemment retrouvée dans cette région de Quintanilla de las Viñas nous donne encore quelque idée de ce qu'ils y pouvaient voir.

C'est surtout dans la fertile *Tierra de Campos* et dans le pays de Léon qu'abondaient les monastères mozarabes; et l'on en attribuait souvent au XII^e siècle l'origine à Charlemagne. En fait ceux-ci avaient été en général fondés par des moines andalous au temps où

toute cette région avait été colonisée et repeuplée par les rois de Léon grâce à l'afflux des Chrétiens venus de l'Espagne musulmane après la révolte d'Euloge et les persécutions du milieu du IX^e siècle. Tels étaient, aux diocèses de Léon, de Palencia, de Valladolid ou de Zamora, San Facundo de Sahagun, l'importante abbaye dont il est question à plusieurs reprises dans le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* et dans la *Chronique du Pseudo-Turpin*, San Miguel de Escalada, San Salvador de Tavera, San Cebrian de Mazote, San Roman de Hornija, Santa Maria de Bamba, qui ont été décrits par D. Manuel Gomez Moreno, et bien d'autres encore, aujourd'hui disparus, et dont les noms seuls restent connus.

De nombreux monastères de cette sorte continuaient à jalonner la route de Saint-Jacques et ses abords dans les régions plus pauvres où les pèlerins traversaient à nouveau d'âpres montagnes pour parvenir enfin en Galice et à Compostelle par Astorga, Ponferrada, Villafranca, Palaz de Rey : San Martin de Castañeda, Santiago de Peñalba, San Pedro de Montes, San Julian de Samos, San Salvador de Celanova, à côté duquel la minuscule chapelle de San Miguel nous conserve intact un des monuments les plus curieux de l'art mozarabe, étaient parmi les plus importantes de ces maisons.

Un grand nombre de ces abbayes sont celles précisément qui adoptèrent d'abord en Espagne la réforme clunisienne, surtout en Aragon et en Navarre, en Castille et en Léon. Mais dès avant le début du XI^e siècle, elles existaient nombreuses et importantes; et c'est là sans nul doute que les pèlerins français trouvèrent d'abord refuge et assistance aux premiers siècles où ils entreprirent le long voyage de Compostelle, si plein

alors de périls dans un pays mal connu où l'insécurité due au brigandage et à la sauvagerie des populations indigènes était encore accrue par les incursions des pirates normands débarquant à l'improviste du fond des mers lointaines ou par les razzias et les expéditions périodiques des armées musulmanes partant à la belle saison d'Andalousie pour venir mettre à feu et à sang les pays chrétiens du Nord-Ouest de la péninsule.

**

C'est à San Juan de la Peña qu'en 1025 le roi Sanche le Grand et le moine Paternus, disciple espagnol de saint Odilon, introduisirent pour la première fois en Espagne la réforme clunisienne. C'était alors le temps des premières expéditions françaises au Sud des Pyrénées, lorsqu'en 1018 le Normand Roger de Tosny ouvrait la série pour fonder à son retour l'abbaye de Conches au diocèse d'Evreux sur le modèle de celle de Conques en Rouergue, et que vers 1030 saint Odilon recrutait en faveur du roi Sanche une véritable croisade bourguignonne dont le butin était promis à Cluny. Mais c'est surtout la deuxième moitié du XI^e siècle qui fut vraiment la grande époque de l'influence clunisienne en Espagne : c'est alors qu'eut lieu dans ce pays une Renaissance religieuse qui était l'œuvre pour la plus grande part des moines de Cluny et qui se marqua jusque dans la liturgie et dans l'écriture. Les grands monastères bénédictins en France, Cluny même et aussi Moissac, Sainte-Foy de Conques, Saint-Victor de Marseille, puis Saint-Martin de Sées, la Grande Sauve, Saint-Pons de Thomières, Saint-Gilles du Gard, Saint-Pé de Bigorre y acquirent de nombreuses possessions, tandis que dans les Etats chrétiens de la

péninsule se réformaient ou se fondaient sous la règle de Cluny les puissantes abbayes de Leyre, de Najera, d'Hirache, de Silos, d'Arlanza, de Cardeña, d'Oña, de Sahagun, de Fromista, de Carrion de los Condes, pour ne citer que les principales. En Espagne comme en France, ce sont donc désormais, comme on l'a dit, les grands monastères clunisiens que les pèlerins voient se dresser aux principales étapes de la route de Compostelle.

Mais ce n'est pas à eux seuls que doit revenir à ce moment le rôle principal dans son organisation. Autant que l'on peut s'en rendre compte par les récits hagiographiques, et aussi par les traditions recueillies un peu plus tard dans le *Guide du pèlerin*, il semble que cette tâche ait été le plus souvent accomplie par de saints ermites, et ceux-ci, sans avoir été toujours des adeptes de Cluny, construisent alors en dehors des villes et des grands centres monastiques de modestes chapelles auxquelles ils adjoignaient d'humbles maisons destinées à servir aux pèlerins d'abri contre les intempéries et de refuge contre le brigandage, cependant qu'ils rendaient la chaussée praticable à la marche et facilitaient en construisant des ponts le passage des torrents et des cours d'eau.

Le *Guide du pèlerin* consacre un chapitre spécial à la mémoire des saints « cantonniers » de cette sorte dont on conservait le souvenir à l'époque où il fut rédigé, et qui vécurent, dit-il, aux temps de l'archevêque Diego de Compostelle, de l'Empereur d'Espagne et de Galice Alphonse VII et du pape Calixte II, aménageant la voie jacobite avant l'an 1120 depuis Rabanal del Camino jusqu'au pont sur le Miño. C'étaient, semble-t-il, d'après leurs noms, au moins pour la plupart, des étrangers :

André, Roger, Avit, Fort, Arnaud, Etienne, Pierre¹⁴. Mais ce sont surtout les récits recueillis dans les *Acta Sanctorum* qui permettent de se représenter ce que furent, dès le XI^e siècle comme encore au XII^e, des vies de saints tels que saint Aleaume de Burgos, mort dès les environs de 1070 d'après certains, ou suivant d'autres, entre 1091 et 1103, saint Dominique dit de la Calzada ou de la Chaussée, mort en 1109, et, un peu plus tard, saint Jean l'Ermite, dit de Ortega au diocèse de Burgos, mort en 1163.

De ces trois saints personnages, saint Aleaume seul était originaire de France et sortait d'un monastère clunisien. Il avait été l'élève de saint Robert à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne et quoique ayant été lui-même élu à l'abbatiate, il quitta le cloître pour venir en Espagne, où il avait été appelé par la reine Constance et y mener désormais la vie érémitique : aux portes de Burgos il construisit sur les bords de l'Arlanzon une chapelle dédiée à saint Jean l'Evangéliste avec une demeure où, en même temps qu'il servait Dieu, il accueillait et soignait les pèlerins de Compostelle. Là il accomplit de nombreux miracles ; et après qu'il eut été enseveli à sa mort dans l'église qu'il avait ainsi fondée sous la dépendance de la Chaise-Dieu, son tombeau y demeura l'objet de la vénération populaire¹⁵.

L'histoire de saint Dominique est plus significative encore. N'ayant pu être admis comme moine au monastère de Valvanera, près de Najera, puis à celui de San Millan de la Cogolla, il vint s'établir à l'endroit qui porte aujourd'hui son nom, à côté de la route par où

14. Ce dernier est expressément appelé par Alphonse VII en 1126 *Petrus Peregrinus* : cf. *Guide*, éd. J. Viellard, Mâcon, 1938, chap. v, p. 10-12.

15. *Acta Sanctorum*, janvier, III, p. 671-675.

passaient les pèlerins. « C'était alors un lieu plein d'épaisses frondaisons, fréquenté par des voleurs, et très dangereux pour les voyageurs, au lieu d'être comme aujourd'hui fertile et agréable; et une eau abondante y coulait dont il résolut de permettre la traversée en y fondant un pont. Il construisit là d'abord une demeure pour lui et pour ses familiers; puis il bâtit tout à côté une petite maison de prières en l'honneur de la Sainte Vierge; et pour y édifier en outre un pont dans une œuvre commune, il demanda l'aide des localités voisines où tous dans la mesure de leurs forces collaborèrent avec lui à un si pieux ouvrage. » Enfin, après le pont, il aurait construit là un hôpital et aménagé la partie de la route qui va de la ville de Najera jusqu'à Radicellas. Après sa mort, l'église qu'il avait fondée fut érigée en cathédrale; et c'est un des trois seuls sanctuaires que le *Guide* du XII^e siècle signale en Espagne avec l'abbatiale bénédictine de Sahagun et la collégiale augustine de Saint-Isidore de Léon à la vénération des pèlerins¹⁶.

Quant à saint Jean l'Ermite, il choisit pour s'y établir dans la forêt d'Oca, « un endroit terrible près de la route de Saint-Jacques, nommé Ortega, où les voleurs de toute la forêt avaient leur repaire, tendaient la nuit des embuscades aux voyageurs pour les dépouiller de leur argent, en massacraient un grand nombre, étouffaient et dépouillaient les autres ». Là, il entreprit de construire un oratoire; et il y parvint en dépit des efforts des bandits qui défaisaient pendant la nuit ce qu'il avait fait pendant le jour. Quand l'église fut terminée, il bâtit à côté un asile pour servir de refuge aux

16. *Acta Sanctorum*, mai, III, p. 166-179; — *Guide*, éd. J. Vieillard, chap. VIII, p. 80.

pèlerins à qui il fournissait dans la mesure du possible ce dont ils avaient besoin. Ce que voyant, les fidèles, les princes et le souverain lui vinrent en aide et il consacra les ressources qui lui étaient ainsi apportées à consolider un pont à Logroño, à en réédifier un autre à Najera, à en construire un autre encore à Santo Domingo. Entre l'endroit où il habitait et le bourg appelé Atapuerca, il établit de ses mains une route dans des terrains humides et pleins d'eau pour que les pèlerins de Saint-Jacques fatigués par de longs efforts pussent y passer facilement. Aussi sa réputation se répandit-elle en Espagne, et l'on y fit appel à ses conseils et à son aide pour organiser presque partout les maisons et les hôpitaux depuis Logroño jusqu'à la ville de Burgos. La maison qu'il avait fondée à San Juan de Ortega demeura desservie par des chanoines réguliers jusqu'en 1431, et passa alors aux Hiéronymites¹⁷.

Ainsi, dès avant l'époque où fut écrit le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*, l'action personnelle de saints ermites dans l'organisation des routes du pèlerinage a dû être considérable en dehors de celle des grandes abbayes clunisiennes. Il semble bien, en outre, qu'à l'époque même du *Guide*, d'autres religieux encore aient eu dans l'organisation proprement hospitalière de ces routes une part non moins importante.

**

Contrairement à ce que pensait Joseph Bédier, il nous paraît peu probable que le *Livre de Saint-Jacques* ait été dans son ensemble l'œuvre des Clunisiens. L'auteur principal de ce recueil, peut-être, celui en tout cas du

17. *Acta Sanctorum*, juin, I, p. 254-257.

Guide et de la *Chronique du Pseudo-Turpin*, nous semble avoir été plutôt quelque clerc, un séculier probablement, un Français sans aucun doute, ayant appartenu à l'entourage de Diego Gelmirez, de même que ceux qui avaient été chargés par ce prélat de composer à sa gloire l'*Historia Compostellana* et de diriger l'œuvre de sa cathédrale de façon telle qu'elle pourrait désormais soutenir la comparaison avec les plus beaux monuments français contemporains. Nulle part en effet dans le *Livre de Saint-Jacques* on ne trouve une préférence marquée pour l'ordre de Cluny; nulle part on n'y voit spécifier ce qui pouvait être clunisien soit à Compostelle, soit sur les routes du pèlerinage. Dans un curieux passage de la *Chronique du Pseudo-Turpin*, l'auteur de cette partie du recueil établit une distinction très nette entre les « évêques et les prêtres aux vêtements d'une seule couleur qui exposent les préceptes de la religion, absolvent les péchés et dispensent les bénédictions divines », « les moines et les abbés à l'habit noir qui ne cessent d'implorer pour nous la miséricorde divine », et « les chanoines réguliers à l'habit blanc qui gardent la conduite des meilleurs saints, prient également pour nous et chantent sans cesse les offices divins¹⁸ ». Mais il n'y marque nulle part une préférence quelconque pour les uns ou les autres. De même, lorsque le *Guide* énumère les sanctuaires où des corps saints s'offraient à la vénération des pèlerins le long des routes qui menaient vers Compostelle en France et en Espagne, ce sont indistinctement des cathédrales ou des abbayes de chanoines réguliers aussi bien que des monastères bénédictins; et sauf dans le cas de l'église

18. *Historia Karoli*, éd. Meredith Jones, Paris, 1936, chap. XIII, p. 137.

clunisienne de Saint-Foy de Conques et des maisons augustines de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Romain de Blaye, il n'indique jamais à quel ordre ou à quel chapitre les uns ou les autres appartenaient.

Or souvent, vers la fin du XI^e et le début du XII^e siècle, dans les villes où passaient les routes du pèlerinage, les cathédrales eurent leurs chapitres rangés par les évêques sous la règle de Saint-Augustin, cependant qu'y étaient organisés des hôpitaux pour accueillir les pèlerins. A Toulouse, par exemple, le chapitre de Saint-Étienne fut réformé par l'évêque Izarn en 1077, et vers le même temps, à ce qu'il semble, une église fut édiflée à côté de la cathédrale proprement dite sous l'invocation de saint Jacques pour conserver d'autres reliques de l'apôtre que celles dont s'enorgueillissait l'abbaye de Saint-Sernin, tandis qu'à côté de la cathédrale et de son cloître était aménagé un hôpital pour les pèlerins. D'autres cathédrales furent réorganisées de même vers la même époque, ainsi à Saint-Bertrand-de-Comminges, à Lescar, à Pampelune; et nous avons vu comment vers cette époque encore Diego Gelmirez reforma de la sorte son chapitre à Compostelle même.

D'autre part, il semble bien que vers le même temps aussi ce fut plus particulièrement dans les abbayes proprement dites appartenant à des chanoines augustins que l'on chercha d'abord à attirer les pèlerins et à organiser pour eux des hôpitaux; et c'est précisément aux commencements de cette organisation nouvelle que le *Guide* du milieu du XII^e siècle nous fait assister, bien plutôt que son auteur ne se propose de faire expressément de la propagande pour les abbayes clunisiennes qu'il énumère au long des routes sans plus insister sur elles que sur d'autres fameux sanctuaires. Parmi les principaux de ces sanctuaires énumérés par le *Guide*, il

convient de ne pas oublier que c'est à des chanoines réguliers qu'appartenaient les importantes églises de Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Léonard en Limousin, Saint-Front de Périgueux, Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Romain de Blaye, Saint-Seurin de Bordeaux, Saint-Isidore de Léon.

On notera surtout que c'est alors à des chanoines réguliers encore que firent appel le vicomte de Béarn Gaston IV et le roi d'Aragon et de Navarre Alphonse le Batailleur ainsi que les évêques d'Oloron et de Pampeune pour organiser les deux grands hôpitaux pyrénéens de Sainte-Christine au pied du Somport d'Aspe et de Roncevaux au pied des ports de Cize. A l'époque de la rédaction du *Guide*, cette vaste organisation était en train de s'accomplir, et c'est pourquoi on l'y saisit en quelque sorte sur le vif.

Comme, vers le milieu du XII^e siècle, l'hôpital de Sainte-Christine existait depuis longtemps déjà et jouissait d'une ancienne réputation, c'est à lui que le *Guide* attribue une particulière importance en le mettant, avec ceux de Jérusalem et du Mont-Joux sur la route de Rome, au nombre des plus importants de la Chrétienté, « colonnes nécessaires entre toutes instituées par Dieu en ce monde pour soutenir ses pauvres ». Gaston IV de Béarn et l'évêque d'Oloron l'avaient restauré en 1108. Puis, sous sa dépendance, appartenant par conséquent de même à des chanoines angustins, furent fondées successivement en Béarn les commanderies de Mifaget, au-dessus de Nay et de Saint-Pé, vers 1110-1114, — de Gabas, au-dessus de Laruns et au pied du Pic du Midi d'Ossau, vers 1114-1121. — de la Commande d'Aubertin, entre Lescar et Oloron, vers 1125 ou 1130, — d'Ordios, au-dessus de Sordes dans la commune actuelle de Labastide-Villefranche, en 1151,

— de Lespiau, dans la commune de Bougarber, sur les confins de la Guyenne, et de Saint-Christau, au-dessus d'Oloron, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, — enfin, sans doute aussi dès le XII^e siècle, celle de la Miséricorde, aujourd'hui l'Hôpital Saint-Blaise, sur la limite du Pays Basque. L'existence encore aujourd'hui des églises construites pour ces fondations dès leur origine suffit à en attester toute l'importance¹⁹.

La naissance de l'hôpital de Roncevaux était au contraire encore toute récente au temps où fut composé le *Livre de Saint-Jacques*, car sa fondation par l'évêque de Pampelune Sanche de la Rose et par le roi Alphonse le Batailleur remontait seulement à 1132. Aussi sa renommée n'était-elle pas encore suffisante pour le faire mettre sur le même rang que les « trois grands hôpitaux du monde ». Mais il devait bientôt surpasser en importance celui de Sainte-Christine, et l'on voit précisément dans le *Guide* comment on y construisait alors pour les pèlerins une église nouvelle, ou plus exactement un monument funéraire à deux étages, l'actuelle Chapelle du Saint-Esprit, qui comprenait en sous-sol un ossuaire, et au-dessus, une chapelle haute, surmontée sans doute elle-même d'une lanterne des morts²⁰.

La puissance des Augustins de Roncevaux devint bientôt considérable. Ils constituèrent un ordre spécial dont dépendit dans tout le Pays Basque une vaste organisation hospitalière. Ils égrenèrent ainsi à leur tour une série de fondations, *commanderies*, hôpitaux et refuges, dont un curieux document fait connaître l'éche-

19. Cf. *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, tomes II et III, Pau, 1893-1894 (Notices de V. Dubarat sur Ordios et Mifaget, de J. Lacoste sur Gabas); J.-B. Laborde, *Précis d'Histoire du Béarn*, Pau, 1941.

20. Cf. E. Lambert, *Roncevaux et ses monuments, Romania*, t. LXI, Paris, 1935, p. 17-54.

lonnement sur les routes du pèlerinage vers Bayonne, vers Bordeaux et vers Toulouse. C'étaient vers Bayonne, Bonconseil, aujourd'hui Mocosail, — Bidarray, dont l'ancienne église romane domine toujours la vallée de la Nive dans un site admirable, — et Bonloc, près du bourg d'origine romaine de Hasparren. Vers Dax et Bordeaux s'égrenaient les commanderies de Yerralarre, Arsoritz et Recaldea. Et vers Toulouse, après Halsou et Ordiarp en territoire basque, venaient en pays de langue d'oc Cazaux et Samatan. Chacune de ces commanderies avait « un petit hôpital pour recevoir les pèlerins passants »; les revenus en étaient « portés à Roncevaux »; et toutes avaient obligation de « porter les pèlerins passants malades à cheval aux dépens de Roncevaux²¹ ». Les chanoines de Roncevaux avaient en outre des possessions plus lointaines à La Rochelle, à Montpellier et à Villefranche sur Rhône, à Bologne et en Italie, et jusqu'en Angleterre.

En même temps que les Augustins organisaient ainsi pour les pèlerins de nombreux hôpitaux, ils cherchaient à les y attirer en rattachant leurs fondations à la légende épique carolingienne et au souvenir de Roland, considéré comme un martyr de la guerre sainte et comme une sorte de préfiguration des chevaliers fran-

²¹ Cf. *Archives des Basses-Pyrénées*, G 219. — Ce document a été reproduit avec d'autres non moins importants (*ibid.*, G 226 et 227) par M. le chanoine Dubarat dans son étude sur la *Commanderie et l'Hôpital d'Ordiarp* (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 2^e série, tome XV, 1885-86, p. 153-499). — Les Commanderies de Yerralarre, d'Arsoritz et de Recaldea, de Halsou et de Cazaux n'ont pas encore été étudiées. — La commanderie de Samatan, dans le Gers, fut cédée en 1625 par le chapitre de Roncevaux à celui de Saint-Sernin de Toulouse. Elle possédait en particulier sur une hauteur voisine une grande exploitation agricole où de vastes bâtiments portent encore aujourd'hui le nom de Roncevaux.

çais qui accouraient alors de toutes parts pour se battre contre l'Islam aux côtés des rois d'Aragon et de Castille. Il en était ainsi en particulier sur la route du pèlerinage qui est décrite par le *Guide* avec le plus de détail, celle qui traversait la Guyenne et les Landes de la Gironde au Pays Basque. A Blaye, les chanoines de Saint-Romain offraient à la vénération des pèlerins le tombeau de Roland lui-même, disant que le preux chevalier avait fondé leur monastère et qu'après sa mort héroïque Charlemagne l'y avait enseveli avec son épée et son cor d'ivoire; d'après d'autres récits que ceux du *Pseudo-Turpin* et du *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*, notamment d'après la *Chanson de Roland*, les Augustins de Blaye montraient aussi dans leur église les tombeaux de Turpin, d'Olivier et de la Belle Aude; celle-ci fut même béatifiée au xv^e siècle pour la circonstance sous le nom de Sancta Bellauda²². A Saint-Seurin de Bordeaux, le *Pseudo-Turpin* mentionne d'autres sépultures de preux morts avec Roland à Roncevaux dont il n'est pas question dans le *Guide*; et l'on y montrait dans l'église le cor d'ivoire signalé par le *Pseudo-Turpin* comme ayant été indignement soustrait à l'abbaye de Blaye²³. Sur une autre route du pèlerinage, celle qui venait de Provence et d'Italie, une autre abbaye d'Augustins encore, Saint-Sernin de Toulouse, illustre entre toutes par ses corps saints au premier rang desquels on disait figurer le propre corps de saint Jacques, s'enor-

22. Cf. J. Bédier, *Les Légendes épiques*, tome III, p. 352-354

23. D'après la *Chanson de Roland*, c'est Charlemagne lui-même qui aurait déposé à Saint-Seurin de Bordeaux le cor du héros. — Il n'a pas été précisé jusqu'ici à qui appartenait dans les Landes l'hôpital de Belin, où le *Guide* situe les tombeaux d'Olivier, d'Ogier de Danemark, de Garin de Lorraine et d'autres encore. Il serait intéressant de savoir s'il ne dépendait pas lui aussi en quelque mesure d'une organisation augustine.

gueillissait de posséder un autre exemplaire du même olifant légendaire, d'autres encore étant proposés de même à la vénération des pèlerins à Rocamadour, à Aix-la-Chapelle, et, bien entendu, à Roncevaux.

Car plus que partout ailleurs, c'est naturellement à Roncevaux que les chanoines de Saint-Augustin s'annexèrent pour ainsi dire le souvenir de Roland et la légende épique. Nous avons montré ailleurs comment ils y enchevêtrèrent alors si étroitement les institutions hospitalières du pèlerinage et les souvenirs de l'épopée carolingienne que les uns et les autres se confondirent et se supplantèrent tour à tour²⁴. Dès son origine, ils avaient appelé *hôpital de Roland* la fondation-mère de leur ordre à Roncevaux; puis ils contruisirent sous le nom de *chapelle de Roland* sur le rocher fendu par Durandal l'ossuaire de la chapelle funéraire des pèlerins morts chez eux après la dure étape des ports de Cize; ils représentèrent sur les murs de cette chapelle toute une suite de scènes des légendes épiques; et de nos jours encore c'est à Roland et à Olivier ou à Turpin que l'on attribue dans le trésor de leur collégiale des objets de toutes sortes donnés ou laissés jadis à des époques diverses depuis les temps d'Alphonse le Batailleur et de Sanche le Fort par des pèlerins sans doute illustres dont les noms sont aujourd'hui tombés dans l'oubli.

Une part considérable revient ainsi aux fondations augustines dans l'organisation du pèlerinage de Compostelle vers le début et dans la première moitié du XII^e siècle; et c'est pourquoi le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* et aussi la *Chronique du Pseudo-Turpin* leur font une large place dont on n'a pas assez remar-

24. *Roncevaux et ses monuments, Romania*, loc. cit.; — *L'Historia Rotholandi du Pseudo-Turpin et le pèlerinage de Compostelle*, *ibid.* (à paraître).

qué jusqu'ici l'importance à côté des abbayes cluniennes et des cathédrales qui jalonnaient les routes jacobites. Si l'on en juge par l'exemple de Roncevaux, c'est sans doute aussi aux Augustins que revient une grande part de la constitution vers la même époque du type de fondation hospitalière dont M. André Masson a récemment analysé certains caractères, essentiellement déterminés par l'existence de la route²⁵.

**

Après le temps où fut rédigé le *Livre de Saint-Jacques*, et même dans certains cas déjà auparavant, d'autres religieux encore que les Clunisiens et les Augustins, dont, avec quelques cathédrales, le *Guide* et le *Pseudo-Turpin* mentionnent seules les maisons le long des routes jacobites, fondèrent à leur tour le long de celles-ci d'innombrables hôpitaux et prirent ainsi à l'organisation du pèlerinage une part considérable.

C'est en général sous la règle de Saint-Augustin que se rangèrent de préférence, mais pas toujours, les ordres hospitaliers. Tels furent en Terre Sainte ceux de Saint-Jean, de Saint-Lazare et du Saint-Sépulcre de Jérusalem, alors que les seuls Templiers observaient la règle bénédictine de Cîteaux. Tels furent en Occident l'ordre de Saint-Antoine de Viennois dans l'Isère, ou Antonites, créé d'abord vers la fin du XII^e siècle et réorganisé au XIII^e pour soigner le mal dit des Ardents ou « feu de Saint-Antoine », et l'ordre du Saint-Esprit, fondé à Montpellier en 1195 et qui se répandit ensuite dans toute l'Europe occidentale et centrale en se consacrant surtout aux enfants trouvés.

25. André Masson, *Existe-t-il une architecture des hospices de Saint-Jacques*. *Revue historique de Bordeaux*, 35^e année, janvier-juin 1942, p. 5-17.

Certains ordres de chanoines réguliers se consacrèrent vers la même époque spécialement aux pèlerins ; ainsi les religieux du Mont-Joux, plus connus sous le nom de Frères du Grand-Saint-Bernard, qui avaient été fondés dès 1004 par saint Bernard de Menthon pour secourir au passage des Alpes les pèlerins de Rome, ou les Frères Pontifes, que fonda au XII^e siècle saint Bénézet et qui desservaient des hôpitaux près des endroits où les pèlerins traversaient des fleuves. C'est en particulier du pèlerinage de Compostelle que naquirent l'ordre français d'Aubrac, fondé vers la fin du XI^e ou le début du XII^e siècle par un certain Adalard, vicomte de Flandre, pour accueillir les pèlerins jacobites dans la partie la plus désolée du Rouergue, et l'ordre espagnol de Saint-Jacques de l'Épée Rouge, créé vers 1160 pour les protéger sur les routes de la péninsule hispanique, et qui eut pour chef-lieu l'hospice de Saint-Marc de Léon.

A partir de la deuxième moitié du XII^e siècle, les maisons de tous ces ordres hospitaliers se multiplièrent de plus en plus sur les routes jacobites, en particulier dans le Sud-Ouest de la France comme aussi en Espagne ; et désormais il y eut ainsi partout une infinité de fondations de toute importance où les pèlerins pouvaient trouver accueil. Particulièrement nombreuses furent depuis lors les maisons des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui devinrent plus tard les Chevaliers de Rhodes, puis de Malte, après avoir recueilli, comme on sait, en 1315 la succession des Templiers ; on les confond souvent à tort avec ceux-ci, auxquels on attribue maintes fois par erreur les restes encore aujourd'hui conservés d'anciennes commanderies de l'Hôpital, ainsi l'église fortifiée bien connue de Luz dans les Hautes-Pyrénées.

Enfin d'autres ordres encore que les ordres propre-

ment hospitaliers accueillirent les pèlerins de Saint-Jacques. C'est ainsi que l'abbaye de Sauvelade au diocèse de Lescar, qui appartenait aux Cisterciens depuis le XIII^e siècle, avait en Béarn les hôpitaux de Capbis, de Buros et de Sauveladette à Départ près d'Orthez. Et de même les Prémontrés, qui possédaient sur les routes du pèlerinage dans les diocèses de Dax et de Bayonne les abbayes de Divielle, d'Arthous, de Lahonce et d'Urdax, paraissent avoir organisé dans la vallée d'Aspe un hôpital assez important à Sarrance au XIV^e siècle bientôt après y avoir reçu un prieuré en 1343.

Un ordre hospitalier propre au Sud-Ouest de la France fut fondé en Gascogne à l'imitation de l'ordre espagnol de Saint-Jacques de l'Épée Rouge²⁶. Il n'eut sans doute qu'une existence éphémère; mais son histoire est par là même très significative, en même temps que l'on doit y voir une preuve de plus de l'importance particulière qu'avait le pèlerinage de Compostelle dans la région comprise entre la Garonne et les Pyrénées. Très vite après avoir accédé au siège d'Auch vers 1226, l'archevêque de cette ville Amanieu de Grésignac créa, d'accord avec son suffragant l'évêque de Comminges Grimoald et avec le vicomte de Béarn Guillaume-Raymond de Moncade, la *Milice de l'ordre de Saint-Jacques pour la défense de la Foi et de la Paix en Gascogne*. Une bulle aujourd'hui perdue du pape Honorius III confirma cette création en approuvant les statuts donnés par le fondateur sur le modèle de ceux des Chevaliers espagnols de Saint-Jacques : c'est ainsi que l'insigne de l'ordre devait être, avec l'habit d'étoffe blanche, une croix de laine rouge portée sur la poitrine

26. A. Branet, *L'ordre de Saint-Jacques de la Foi et de la Paix*, *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, tome I, 1900, p. 96-103.

et formée par une crosse et une épée entrecroisées. Et dès 1231 le pape Grégoire IX confirma cette fondation en même temps que les donations faites à l'ordre nouveau en Gascogne, en Comminges, en Bigorre et en Béarn. La décadence cependant fut rapide : dès 1261, le maître Raymond de Marre se donna avec les frères et sœurs de son ordre à l'abbaye de Feuillants, et en 1267 le pape Clément IV le déposa pour avoir « quasi entièrement aboli et exposé à la risée du peuple de la contrée » cette milice gasconne de Saint-Jacques qui ne fit plus, semble-t-il, depuis lors que végéter dans la dépendance de l'abbaye de Feuillants, elle-même tombée dans une profonde décadence jusqu'à sa réforme en 1585. Sans doute y avait-il de multiples causes à l'échec de la tentative d'Amanieu de Grésignac : la principale dut être que cet ordre purement local ne sut pas marquer son utilité en développant comme tant d'autres un caractère hospitalier qui aurait été dans la région sa principale, sinon sa seule raison d'être, et qui permit au contraire de s'y maintenir longtemps encore dans un grand nombre de maisons à des ordres analogues comme en particulier les Antonites, les Jacobites espagnols, ou surtout les Chevaliers de Malte et les Chanoines réguliers de Sainte-Christine et de Roncevaux.

Dès le XIII^e et le XIV^e siècle, en outre, les ordres religieux avaient cessé de jouer un rôle aussi important qu'au temps du *Guide* le long des routes du pèlerinage de Compostelle, et l'organisation de celui-ci commençait alors de se transformer peu à peu assez profondément, tandis que la civilisation médiévale changeait elle-même tout entière de caractère.



Depuis la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle déjà, la société monastique et féodale tendait à devenir de plus en plus monarchique et séculière : comme on l'a dit souvent, à l'époque des abbayes romanes succédait alors celle des cathédrales gothiques, cependant que l'architecture civile et militaire prenait une importance croissante. Cette transformation générale du monde occidental fit également sentir ses effets dans le système des institutions religieuses et hospitalières destinées aux pèlerins, et c'est pourquoi l'on y vit une organisation séculière et civile se superposer progressivement à l'organisation monastique. Cette organisation nouvelle n'apparaît pas encore au XII^e siècle dans le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*; mais elle est au contraire en plein développement à partir du XIII^e et au XIV^e. Ce qui la caractérise essentiellement, c'est la naissance et le développement dans la France entière de confréries de Saint-Jacques, destinées originairement à favoriser le pèlerinage de Galice et à héberger les pèlerins de passage, puis d'une manière plus générale à grouper et à assister tous les pèlerins et anciens pèlerins de Compostelle.

On a dit souvent la place que tenaient les confréries dans la vie française vers la fin du Moyen âge. Elles « animaient sans cesse les villes de leur mouvement... Parfois toutes sortaient, bannières déployées, pour célébrer une fête, pour commémorer un événement heureux. Elles s'associaient ainsi à toute notre histoire. Aux jours sombres, quand la peste éclatait, quand les rues redevaient désertes, on entendait encore passer

les confrères qui accompagnaient les morts²⁷. » Or, ce qui prouve bien l'importance alors du pèlerinage de Galice, c'est qu'on voit à partir du XIII^e et du XIV^e siècle des confréries de Saint-Jacques prendre naissance dans un très grand nombre de villes de France, et la vie s'en est poursuivie jusqu'au XVIII^e siècle, ou même, en quelques endroits, jusqu'à nos jours²⁸. Dans la région toulousaine, il y en eut peut-être dès la fin du XII^e ou le début du XIII^e siècle, ainsi à Muret, où l'église paroissiale est encore aujourd'hui sous le vocable de Saint-Jacques. La confrérie de Paris, qui fut une des plus importantes, existait déjà vers 1295; les membres en étaient très nombreux pendant tout le XIV^e siècle : on n'en comptait pas moins de 1536 au banquet qui fut donné le 25 juillet 1327 en l'honneur de leur saint patron; Etienne Marcel y était inscrit, et l'on en possède des statuts rédigés en 1388. Le XV^e siècle fut ensuite pour les confréries de Saint-Jacques comme en général pour les associations de cette sorte une période d'incomparable développement. C'est ainsi que la confrérie de Lisieux fut fondée en 1442, et que l'on entreprit dans cette ville en 1497 la construction d'une belle et grande église dédiée à l'apôtre de Galice où l'on voit encore un magnifique vitrail de 1527 dont la partie basse représente le défilé des confrères célébrant la fête du saint. La rédaction de nombreux statuts de confréries de Saint-Jacques dans la première moitié du XVI^e siècle, ainsi à Moissac, à Rodez, à Saint-Lizier, prouve combien ces sociétés continuèrent à se développer encore

27. E. Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen âge en France*. Paris, 1908, p. 171-172.

28. Il existe encore à Odos, dans les Hautes-Pyrénées, près de Tarbes, une confrérie de Saint-Jacques qui a sa chapelle dans l'église de la paroisse.

aux premiers temps de la Renaissance. Puis, après la période sombre des Guerres religieuses, l'essor en reprit au temps de Henri IV et de Louis XIII, comme l'attestent la fondation de la confrérie de Bayonne en 1604, la modification des statuts de celle de Moissac en 1615, l'établissement de celle de Bordeaux dans l'église Saint-Michel en 1629.

A l'origine, il fallait, pour être admis à ces confréries, avoir fait le pèlerinage de Galice ou s'engager à le faire dans l'année. Puis, vers la fin du Moyen âge, il devint possible d'en faire partie si l'on payait une somme équivalant aux frais qu'aurait nécessités le pèlerinage : c'est dans ce sens par exemple que les statuts de la confrérie de Paris furent remaniés à la fin du xv^e siècle, et de même à Muret en 1521. Mais les confrères qui avaient réellement effectué le voyage de Compostelle avaient seuls le droit de porter aux processions le bourdon qui avait été leur fidèle compagnon de route et avec lequel les anciens pèlerins se faisaient enterrer. La célébration de la fête de saint Jacques et les processions en corps constituaient de solennelles manifestations de la vie confraternelle. Aux processions, un pèlerin figurait le saint, revêtu du costume traditionnel, avec le grand chapeau et le manteau à coquilles, la gourde, la panetière et le bourdon; et vers la fin du Moyen âge la vie du saint apôtre fut souvent représentée sous la forme de *miracles*, comme celui qui fut joué à Compiègne en 1502.

C'est à ces innombrables confréries de Saint-Jacques qu'est due alors la fondation de chapelles particulières dans une foule d'églises, depuis les cathédrales jusqu'aux simples paroisses, ou même de grandes églises tout entières, placées les unes et les autres sous le vocable de l'apôtre. On s'y réunissait pour mettre en

commun les prières et célébrer les cérémonies particulières à la confrérie.

L'assistance aux confrères malades ou nécessiteux et les honneurs à rendre à leurs funérailles comptaient aussi parmi les tâches essentielles des confréries de Saint-Jacques. Et c'est ce qui explique que celles-ci aient joué dans l'organisation hospitalière des routes du pèlerinage un rôle de plus en plus important. Souvent c'était encore le long de ces routes et pour accueillir les pèlerins dans leur voyage ou pour les soigner s'ils étaient malades que furent élevés ainsi depuis le Moyen âge une foule d'hôpitaux de toute importance. Mais en même temps aussi, toutes ces œuvres, et d'autres encore en dehors des routes traditionnelles, servirent un peu partout à grouper ou à secourir les anciens pèlerins après leur retour de Compostelle. Puis, à mesure que les confréries jacobites admirent des membres qui n'avaient pas fait le pèlerinage, leurs institutions de bienfaisance prirent un caractère de plus en plus général; et les hôpitaux de Saint-Jacques, qui sont souvent dans la France entière à l'origine de notre assistance publique, ne se sont plus distingués finalement des autres institutions hospitalières que par le nom de leur saint patron.

*
**

Lorsque la popularité du pèlerinage de Compostelle touche à son terme en France avec l'Ancien Régime et le XVIII^e siècle, maints récits de voyage²⁹ et de nombreux

29. Tel par exemple celui que l'on trouve dans l'autobiographie de Jean Bonnacaze de Pardies, curé d'Angos, qui fit le pèlerinage en 1748-1750 (*Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, tomes V, 1896, p. 184-189, et VI, 1897, p. 211-212).

itinéraires manuscrits comme les pèlerins en prenaient souvent avec eux en se mettant en route vers la Galice, permettent de se représenter quelle était l'organisation du pèlerinage dans la partie difficile du voyage que les Français avaient à effectuer en Espagne, dans un pays étranger, par endroits rude, et de climat souvent pénible à supporter. Comme au Moyen âge, l'itinéraire était soigneusement fixé, comportant des étapes indiquées avec précision par les petits guides manuscrits ou imprimés que l'on emportait avec soi, en des endroits où les habitants étaient depuis toujours habitués à voir passer les pèlerins. Ceux-ci portaient munis d'un certificat que leur donnait le curé de leur paroisse et qui les accréditait auprès des autorités ecclésiastiques tout le long de la route. Dans les localités les plus notables qu'ils avaient à traverser, ils trouvaient des hospices plus importants où ils pouvaient en cas de besoin se refaire quelques jours ou se faire soigner, ainsi à Pampelune, à Santo Domingo, à Burgos, à Léon. Au terme du voyage, ils s'adressaient, dans la chapelle royale française de la cathédrale de Saint-Jacques, au chanoine délégué par le chapitre pour administrer cette chapelle; spécialement chargé de les accueillir, celui-ci leur donnait à son tour une attestation spécifiant qu'ils avaient accompli les obligations du pèlerinage; c'est ce qu'on appelait « une Compostelle », et ce certificat garantissait de même aux pèlerins un bon accueil le long de la route du retour. A leur rentrée en France, ils trouvaient en particulier à se refaire, après Roncevaux, dans la maison de charité du chapitre métropolitain d'Auch, où un chanoine chargé de cet office visait à nouveau leurs certificats. Toute une organisation administrative fonctionnait ainsi pour assurer autant que possible la sécurité du pèlerinage lui-même, tandis que

ceux qui l'avaient fait trouvaient à leur retour dans la confrérie de leur ville ou de leur village une garantie pour l'avenir contre la maladie ou la détresse, une promesse d'assistance pour le moment où viendrait l'heure de la mort.

Depuis longtemps alors, la grande pensée clunisienne avait cessé de faire sentir son impulsion en France comme en Espagne. Profondément transformé depuis ses origines, le pèlerinage de Compostelle subsistait toujours, continuant d'être entre les deux pays une cause de relations spirituelles. Les bouleversements où périt l'Ancien Régime mirent en même temps un terme à l'organisation dix fois séculaire du pieux voyage au sanctuaire de Galice. A vrai dire, vers la fin du XVIII^e siècle, la dévotion française à « Santiago Matamoros » était déjà dans une complète décadence, et les événements politiques ne firent que porter le dernier coup à ce qui n'était déjà plus en vérité qu'une survivance d'un passé lointain et depuis longtemps révolu. Mais les raisons profondes qui, depuis l'époque préromane, avaient fait franchir les Pyrénées à tant de Français pour les lancer à l'extrémité occidentale de la péninsule hispanique et de l'Europe chrétienne, n'ont pas cessé de subsister et donnent toujours à l'histoire du pèlerinage de Saint-Jacques une signification durable et un permanent intérêt.

Elie LAMBERT.